

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

Naturaliste Canadien

Vol. II.

Québec, AOUT, 1870.

No. 9.

Rédacteur : M. l'Abbe PROVANCHER.

FAUNE CANADIENNE.

LES OISEAUX.

(Continué de la page 230).

—

II Ordre. LES GRIMPEURS. *Scansores.* (*)

Bec droit ou peu courbé, pieds moyens, à doigt externe versatile, c'est-à-dire, se tournant en arrière de manière à pouvoir se mettre avec le pouce en opposition aux deux autres doigts; ongles moyens, ni acérés ni très crochus.

Les oiseaux de cet ordre doivent leur nom à la faculté qu'ils ont de pouvoir grimper sur les arbres pour y chercher leur nourriture. L'opposition 2 à 2 de leurs 4 doigts, leurs tarses courts avec des ongles forts et crochus, les plumes élastiques et raides de leur queue, leur permettent de s'attacher facilement aux écorces des arbres et de s'y maintenir. Plusieurs ornithologistes leur ont aussi appliqué le nom de *Zygodactyles* (de *zygos*, paire et *dactylos*, doigt), par allusion à l'opposition de leurs doigts par paires.

C'est parmi les Grimpeurs que se rangent les Perroquets, les Toucans, etc., qui n'ont aucun représentant dans notre faune.

(*) C'est par inadvertance que dans le tableau synoptique des ordres que nous avons donné à la page 102, nous avons placé les Grimpeurs au 3e rang, lorsqu'ils doivent occuper le 2nd.

Les Grimpeurs de notre faune se rangent en deux familles, savoir : les Cuculides et les Picides, qu'on peut distinguer par les caractères suivants :

Bec mince, grêle, un peu long, à pointe plus ou moins recourbée... CUCULIDES.
Bec droit, raide, terminé en forme de ciseau PICIDES.

I Famille, LES CUCULIDES.

Bec grêle, courbé, aussi long que la tête, atténué à l'extrémité ; narines linéaires ; ailes longues, atteignant le milieu de la queue ; tertiaires courtes ; queue à 10 plumes graduées ; tarses plus courts que le doigt médian.

Cette famille, dans notre faune, se compose du seul genre Coucou qui ne renferme que deux espèces.

Genre COUCOU. *Coccygus*, Vieillot.

Mêmes caractères que ceux de la famille.

1. **Concou à bec jaune.** *Coccygus Americanus*, Bonap. *Cuculus Americanus*, Linn. *C. Carolinensis*, Wils.—Angl. *The yellow-billed Cuckoo*.—Longueur 12 pouces ; ailes 6-6½ ; queue 6-6½. Mandibule supérieure avec l'extrémité de l'inférieure noire, le reste jaune, de même que le bord tranchant de la supérieure. Parties supérieures d'un olivâtre métallique, cendré vers le bec ; parties inférieures blanches. Plumes de la queue noires, terminées de blanc ; iris brune.

Er. Se rencontre dans Ontario, quoique rarement. On n'a pas encore que nous sachions signalé sa présence à Québec. Niche dans des buissons près de terre, pond 4 œufs d'un bleu verdâtre.

2. **Le Coucou à bec noir.** *Coccygus erythrophthalmus*, Bonap. *Coccyzus*, Aud. *Cuculus erythrophthalmus*, Lin.—Angl. *The black-billed Cuckoo*.—Longueur 12 pouces ; ailes 5 ; queue 6½. Bec entièrement noir ; iris noisette. Parties supérieures d'un olive verdâtre métallique, cendré vers la base du bec ; dessous blanc pur avec teinte de jaune brunâtre à la gorge ; bord interne des plumes alaires teint de canelle ; dessous de la queue cendré. Œil entouré par une bande de peau nue, rouge.

E. et A C. Le Coucou qui est qualifié en Europe de brigand, d'infâme, eu égard aux déprédations qu'il exerce sur les nids des hôtes ailés des bois et des bocages, n'est ici qu'un oiseau utile, se nourrissant particulièrement d'insectes, de larves et de fruits sauvages. Il ne paraît pas dédaigner les œufs des merles et des pinsons lorsqu'il en rencontre,

mais ces peccadilles ne semblent pas rentrer dans ses habitudes ordinaires. Son cri même *coucou, coucou*, qui lui a valu son nom, n'a rien de désagréable; et comme l'oiseau recherche d'ordinaire le voisinage des habitations, le cultivateur se plaît souvent à l'entendre répéter sa note. Nous en avons entendu 5 à 6, le 15 Juillet dernier, à Somerset; les cultivateurs nous dirent qu'ils étaient cette année plus communs que de coutume.

Le Coucou niche dans les buissons ou sur des branches d'arbres rapprochées de terre; il pond 4 œufs d'un bleu verdâtre, à écaille très mince et très fragile.

II Fam. LES PICIDES.

Les oiseaux de cette famille se distinguent particulièrement de ceux de la précédente par la forme de leur bec, qui, au lieu de se courber à l'extrémité, demeure droit dans toute son étendue, et se termine par une espèce de biseau assez semblable à celui d'un ciseau de charpentier. C'est l'instrument éminemment propre à pénétrer dans le ronc des arbres, en y pratiquant un trou, et à en faire voler les éclats, en agissant comme un coin.

Les Picides sont aussi les grimpeurs par excellence; tous se tiennent avec facilité sur l'écorce des arbres pour y rechercher les larves, servis en cela par la rigidité de leurs pennes caudales et la courbure de leurs ongles aigus. On dit que c'est en s'appuyant le ventre sur le tronc des arbres qu'ils s'assurent de la présence des larves dans le bois, et c'est alors que faisant jouer les forts muscles de leur cou, ils frappent les troncs de ces coups redoublés qu'on entend souvent à de très grandes distances. Le trou percé jusqu'à la larve, une langue vermiforme très longue, à pointe solide et aiguillonnée, couverte d'une mucosité très gluante, vient alors tirer celle-ci de sa retraite pour la porter au gozier.

Les ornithologistes modernes, font du genre *Picus* de Linnée, 6 genres différents, savoir: *Picus*, *Picoïdes*, *Sphyrapicus*, *Hylatomus*, *Melanerpes* et *Colaptes*, qui tous se rencontrent dans notre faune. Voici par quels caractères on peut les distinguer les uns des autres.

GRIMPEURS.	Bec droit, tronqué à l'extrémité ;	4 doigts.	Bec anguleux à la base... Gen.	{	PIC.
			Bec rond à la base, Gen.	{	SPHYRAPIC. <i>Sphyrapicus.</i>
			Bec très déprimé à la base. Gen.	{	HYLATOME. <i>Hylatomus.</i>
			3 doigts..... Gen.	{	PICOÏDE. <i>Picoïdes.</i>
Bec plus ou moins conr- bé.	{	Côte latérale de la mandibule supérieure rapprochée du sommet..... Gen.	{	MÉLANERPE. <i>Melanerpes.</i>	
		Bec sans côtes	{	COLAPTE. <i>Colaptes.</i>	

1. Gen. PIC. *Picus*, Linnée.

Bec long, droit, portant des côtes ou arrêtes sur les côtés de la mandibule supérieure ; narines linéaires et cachées par les barbes épaisses de la base du bec ; doigt extérieur postérieur plus long que l'antérieur.

Ce genre se borne au 2 espèces suivantes.

1. **Le Pic chevelu.** *Picus villosus*, Linn.—Vulg. *Pic*, *Pique-bois* ; Angl. *The Hairy Woodpecker*.—Longueur 9 pouces ; ailes 5 ; queue 4. Bec bleuâtre, droit, taillé en coin à l'extrémité, d'environ 1¼ pouce de largeur. Dessus de la tête écarlate ; une ligne blanche au dessus et une autre au dessous de l'œil qui est placé dans une ligne noire s'élargissant en allant en arrière ; narines cachées par des barbes épaisses, la mandibule inférieure est aussi garnie de barbes longues et épaisses à sa base qui s'avancent en remontant. Parties supérieures noires, dos divisé par une large bande blanche, à plusieurs plumes sans barbules, de manière à figurer des poils ; croupion et épaules noirs ; ailes parsemées de taches blanches formant 5 rangs sur les primaires et 3 sur les secondaires ; queue noire, blanche sur les bords, à 10 pennes fortes et pointues, en dessous blanche.

La femelle est privée de la bande rouge du derrière de la tête.

Séd. et A C. Se creuse un nid dans le tronc d'un arbre carié, souvent à plusieurs pieds de profondeur. Pond 5 œufs d'un beau blanc. Se nourrit de chenilles et d'insectes qu'il consomme en immense quantité.

2. **Le Pic Minule.** *Picus pubescens*, Linn.—Longueur 6¼ pouces ; ailes 3¾. Une miniature du précédent, s'en distinguant toutefois par sa taille plus petite, une bande blanche sur le bas du dos, 2 bandes de même couleur sur les côtés de la tête séparées par des bandes noires ; parties inférieures blanches ; ailes parsemées de taches blanches nombreuses, se ran-

geant en bandes sur les secondaires; les 2 pennes extérieures de la queue blanches, avec 2 bandes noires à l'extrémité, la 3e blanche à l'extrémité; tarses et doigts d'un bleu verdâtre; ongles bleu léger avec noir à la pointe; iris foncée.

Le mâle seul porte une tache rouge sur la nuque.

Séd. et C. Comme le précédent, le Pic Minule se creuse un nid dans les arbres cariés. Il se plaît souvent à venir fixer sa demeure dans les vergers, et c'est là un auxiliaire que le cultivateur doit protéger; rien de plus efficace pour débarrasser les arbres fruitiers de leurs parasites. Il revient plusieurs années de suite au nid qu'il s'est une fois creusé. Ses œufs sont d'ordinaire au nombre de six.

2^e Gen. SPHYRAPIC. *Sphyrapicus*, Baird.

Bec comme dans le genre précédent, mais les arêtes latérales se rapprochant de la commissure pour disparaître vers le milieu, le bec de ce point étant arrondi, sans aucun angle, jusqu'à sa base. Doigts extérieurs-postérieurs très-longs, les intérieurs-postérieurs très-courts. Ailes pointues, la 4e penne étant la plus longue; pennes caudales très-larges, brusquement acuminées avec une pointe linéaire.

Ce genre que le professeur Baird a détaché du genre *Picus* ne se compose encore que de l'espèce suivante.

1. Le Pic maculé. *Sphyrapicus varius*, Baird. *Picus varius*, Linn.—Angl. *The Yellow-bellied Woodpecker*.—Longueur 8 $\frac{1}{4}$ pouces; ailes 4 $\frac{3}{4}$; queue 3 $\frac{1}{2}$. Dessus de la nuque rouge, bordé de noir sur les côtés; une bande blanche au dessus de l'œil et une autre naissant des barbes de la base du bec et passant au dessous de l'œil, avec une autre de la même couleur sur le bord des couvertures; une grande tache triangulaire rouge sur la poitrine bordée de chaque côté par des lignes noires naissant de la mandibule inférieure et se réunissant en arrière; le reste du dessous d'un blanc jaunâtre avec stries noires; pennes caudales intérieures blanches sur leur bord interne avec taches noires, les extérieures noires, bordées et tachées de blanc; iris foncée.

La femelle a le rouge de la gorge remplacé par du blanc.

H. et P. A. C. Ce Pic disparaît d'ordinaire au printemps, allant plus au Nord pour y faire sa ponte. Ses œufs, au nombre de 5, sont blancs et fort petits pour sa taille.

(A continuer).

LE LYNX DU CANADA OU LOUP CERVIER

ET LE

LYNX BAI OU CHAT SAUVAGE DES ETATS-UNIS.

Par Mr. D. N. ST. CYR, de Ste. Anne de la Pérade.

Lu devant la Société d'Histoire Naturelle de Québec, le 1er Aout 1870.

Fig. 33.

Le Lynx, qu'on a dû séparer du genre Chat, *Felis*, Linn., en considération des pinceaux de poils verticaux qui ornent ses oreilles, du peu de longueur de son corps et de sa queue, comparativement aux espèces félines proprement dites, et de quelques différences dans le nombre et la conformation des dents, forme maintenant le genre Lynx, dont nous allons donner, aussi brièvement que possible, les caractères les plus saillants.

GENRE LYNX.

Les dents des Lynx ne diffèrent de celles des Chats domestiques qu'en ce que les premiers ont de chaque côté, une molaire de moins que les derniers à la machoire supérieure. Les dents canines sont longues, grosses et fortes, et, à la machoire supérieure, les deux fausses molaires, une de chaque côté, qui suivent les canines, dans les différentes espèces de Chats à longue queue, comme les lions, les tigres,

&c., manquent dans les Lynx. Les espèces de ce genre ont à la machoire supérieure, une fausse molaire conique de chaque côté : ensuite, vient la carnassière pourvue de trois lobes et d'un talon mousse en dedans. La troisième machelière d'en haut est une petite dent tuberculeuse, placée transversalement derrière la précédente.

A la machoire inférieure, il y a deux fausses molaires comprimées et simples de chaque côté, suivies de la carnassière, laquelle est armée de deux lobes tranchants et pointus. La petite dent tuberculeuse qui suit la carnassière n'a rien qui y corresponde à la machoire inférieure. Résumons donc, dans la formule suivante, ce que nous venons de dire touchant les dents du genre Lynx.

Incisives $\frac{3}{3}$; canines $\frac{1}{1}$; molaires $\frac{3}{3}$; en tout vingt-huit dents.

Les Lynx ont la tête courte, arrondie et arquée ; les machoires fortes, comme tous les autres carnivores ; la langue pointue ; les oreilles courtes, dressées et plus ou moins ornées de touffes ou pinceaux de poils longs et raides. Ils se rapprochent des Chats en ce qu'ils ont cinq doigts aux pieds de devant, et quatre aux pieds de derrière, tous armés de formidables ongles rétractiles. Ajoutons enfin que les Lynx ont la queue plus courte, quoiqu'à certains cas presque aussi longue, que la tête. Ces animaux, dont cinq espèces sont connues dans le commerce sous le nom de Loups-Cerviers, et dont le pelage a pour couleur dominante le gris et le brun plus ou moins tachetés, se rencontrent surtout dans les zones tempérée et glaciale de l'hémisphère boréal des deux continents.

Mentionnons d'abord le Chat-Cervier, *Felis cervaria*, Temm., de la Russie d'Asie, au pelage gris-roussâtre, moucheté de noir. Ce Lynx est de la grandeur d'un loup ; c'est le plus estimé des fourreurs. Le Lynx de Suède, *Felis borealis*, Temm., qui paraît être le même que celui du Canada. Le Lynx de l'Europe tempérée, *Felis lynx*, Temm., qu'on ne trouve plus guère que dans les Pyrénées, dans la chaîne des Apennins, et en Afrique. Son pelage est roux, tacheté de roux-brun. Les trois espèces précédentes ont comme le

Lynx du Canada, la queue noire au bout. Mentionnons encore le Lynx des marais, *Felis chaus*, Güld., d'un gris brun-jaunâtre, aux jambes noirâtres en arrière, et dont la queue qui descend jusqu'au jarrêts, est annelée de noir au bout. Il habite les marais du Caucase et de la Perse, et fait la chasse aux oiseaux aquatiques. Le Lynx botté, *Felis caligata*, Temm., un peu moins grand que le précédent et à queue plus longue, et terminons cette nomenclature par le Caracal, *Felis caracal*, Linn., dont le pelage est presque uniformément d'un roux vineux, à oreilles noires à l'extérieur, surmontées d'une touffe de longs poils noirs. Cet animal se rencontre en Perse, en Turquie et en Afrique. C'est le vrai Lynx des Anciens qui l'avaient consacré à Bacchus, dieu du vin. On prétendait qu'il avait la vue si perçante qu'il pouvait voir à travers les murailles.

La Taupe ne peut voir l'éclat de la lumière,
 Mais rien n'échappe au Lynx. A ses yeux pénétrants,
 Les corps les plus épais deviennent transparents.

DU RESNEL.

Sans lui attribuer une vue si perçante, disons néanmoins que le Caracal, encore plus que ses congénères, se distingue par la vivacité de son œil.

Enfin le Lynx du Canada, *Lynx Canadensis*, Buff., c'est notre Loup-Cervier, et le Lynx Bai, *Lynx rufus*, Güld., c'est le Chat-Cervier des fourreurs—le Chat-Sauvage des Etats-Unis.

Nous allons nous occuper maintenant de ces deux dernières espèces qui nous intéressent d'une manière plus particulière, en commençant par le Lynx du Canada.

LE LYNX DU CANADA OU LOUP-CERVIER.

Outre ce qui a été dit à la page 121, Vol. I du Naturaliste Canadien, nous ajouterons que le Lynx du Canada, qui est plus grand que le Chat-Sauvage des Etats-Unis, a, comme les individus du même genre, la tête courte et arrondie des Chats, les oreilles droites, triangulaires, et munies de touffes ou pinceaux de poils longs et grossiers; les yeux grands et brillants, la queue plus courte que la tête; le pelage très touffu jusque sous les pieds, de sorte que les pistes

qu'il fait sur la neige sont très-grandes et qu'il n'y laisse pas l'empreinte de ses doigts, et quoiqu'il ait les jambes fortes et relativement longues, il marche à pas très-courts.

Avant l'année 1867, le Loup-Cervier ne visitait qu'accidentellement les paroisses situées sur les bords du St. Laurent. Seuls les chasseurs, en pénétrant dans les profondeurs des forêts, le rencontraient de temps à autres. Quelquefois aussi les trappeurs de nos paroisses le prenaient dans les pièges tendus pour les renards ; mais c'était de simples accidents. Et les dépouilles du Loup-Cervier qu'on ne voyait guère que dans les magasins de fourrures de nos villes, ont depuis cette année-là cessé d'être un objet de curiosité. Cette bête de proie est réellement devenue la terreur des fermiers, dont elle a décimé les troupeaux de moutons pendant cette année néfaste et la suivante. Les établissements situés au sud du fleuve ne souffrirent que peu ou point des ravages de ce carnivore. Trouvant une proie abondante sur la rive nord, il se contenta d'y exercer ses déprédations qui lui coûtèrent souvent bien cher, car nous connaissons tel cultivateur qui, à lui seul, en a tué plus de trente dans le seul été 1867. Quoiqu'il en soit, l'instinct de cet animal le porte à s'éloigner des habitations de l'homme ; il aime à se tenir dans la profondeur des forêts, où il trouve une abondante pâture dans les rongeurs qu'il poursuit aussi bien sur les arbres qu'à terre. Il n'épargne pas non plus les petits carnassiers dont il sait fort bien découvrir les retraites. S'il arrive que la faim le presse trop vivement, il quitte les forêts pour se rapprocher des habitations et trouver une proie plus facile et partant plus abondante et plus savoureuse. Sans vouloir me faire l'apologiste d'un autre carnivore dont les hurlements sinistres et les sanglants exploits ont plus d'une fois jeté l'épouvante dans mon jeune cœur, et dont la gent ovine a maintes fois assouvi les appétits sanguinaires ; sans prétendre pallier les torts graves d'un animal que le genre humain tout entier a voué à l'extermination et dont la tête a été mise à prix ; enfin en dépit de toutes les excellentes raisons que nous avons de médire de l'implacable ennemi de la douce brebis et de l'innocent agneau, je me permettrai d'avancer, sans trop craindre de me tromper, que le brigand, dont j'ai l'honneur de

vous entretenir, amis lecteurs et aimables lectrices, avait avant l'époque citée plus haut, commis plus d'un méfait, et que le loup a dû bien souvent essayer les amers reproches et supporter les invectives que le Lynx du Canada n'avait que trop bien mérités. Rapportons, entre mille, un fait à l'appui de ce que nous j'avance.

Le Révérend M. Dupuis, Curé de Ste. Anne de la Pérade, qui, j'aime à le constater en passant, prend un intérêt tout particulière au progrès de l'agriculture, et encourage avec un zèle vraiment digne de louange l'amélioration de nos animaux de ferme, avait, sur sa terre d'Orvilliers, un superbe mouton Leicester. C'était vers la fin de Décembre de l'année 1869. Son diner pris, le fermier se rendait à l'ouvrage. Arrivé à quelque distance des bâtiments de la ferme, il voit le troupeau de moutons courant ça et là tout effrayé. Se croyant la cause involontaire de ce va-et-vient tumultueux, il s'arrête. Le troupeau n'en continue pas moins sa course désordonnée. Il regarde, il examine avec plus de soin. Que voit-il ? Horreur !..... un énorme Loup-Cervier est à cheval sur le dos du précieux Leicester ! La bête vorace le saisit par le cou et l'étreint avec ses pieds de devant, tandis qu'elle fixe solidement les ongles acérés de ses pieds de derrière dans les flancs de l'infortuné ruminant. Sa tête de chat collée au cou de la victime, il lui enfonce ses énormes canines dans la veine jugulaire, dont il boit le sang. A cette vue le fermier s'élance au secours du malheureux Leicester, en criant, frappant des mains, bref en faisant le plus de bruit possible, dans l'espérance que le Loup-Cervier intimidé prendra la fuite. Mais point du tout. Il ne lâche pas prise. Au contraire, il semble étreindre sa victime avec plus de force. En vain l'homme, qui ne peut rien trouver pour frapper le brigand, fait-il le plus de tapage qu'il peut, le Lynx, toujours plus étroitement collé à sa proie, continue son sanglant festin. Le bélier affolé de terreur et de douleur, court aveuglement partout où son instinct le mène. Notre homme se désespère : que faire ? Enfin le hasard vient à son secours. Un étroit passage se trouvait entre la grange et la clôture de la basse-cour.

Le mouton s'élançe dans ce passage où sa tête seule pouvait pénétrer ; il y reste pris comme dans un étau. Mais la violence du choc a été telle que l'assassin a dû lâcher prise. Il est tombé à la renverse tout abasourdi. Mais il s'est bientôt remis sur pieds. Le mouton retiré du passage rejoint, tout tremblant, le reste du troupeau. Le Loup-Cervier s'est échappé, me direz-vous ? Détrompez-vous, lecteurs ; le Loup-Cervier ne s'est pas échappé ! A peine a-t-il vu sa victime retourner vers le troupeau, qu'il a bientôt repris ses sens. Il s'est élancé de nouveau sur sa proie. Il allait encore la saisir lorsque l'homme à qui le hasard avait procuré une barre de bois, s'avance hardiment, bien décidé, cette fois, à mettre un terme aux exploits de ce féroce héros des bois. Ce dernier a bien vite compris que les circonstances sont changées. Il cesse de poursuivre le Leicester pour songer à sa propre sûreté. Il a vu le danger. L'homme tenant des deux mains son arme levée, les lèvres serrées, retenant sa respiration, s'élançe sur le Lynx. Ce dernier le laisse venir. Il tient les yeux fixés sur les yeux du fermier en même temps que sur l'extrémité de l'arme qui doit le frapper. Puis voyant son adversaire près de l'atteindre, il retraite lestement hors de la portée de l'arme. Il ne cherche nullement à gagner la forêt qui est toute proche. Il fait trois fois le tour des bâtiments, toujours suivi du fermier dont il a bien soin de se tenir à distance ; puis il grimpe sur le sommet d'un pieu et s'assied tout simplement sur son train de derrière, machinant sans doute quelque sournoiserie féline. L'honnête fermier ne lui laisse pas le temps de mettre ses plans à exécution. A peine est-il à la portée de la bête, qu'il lui assène sur l'oreille, un coup si vigoureusement appliqué, que l'animal roule, palpitant, dans la neige. Nous avons dit que c'était un énorme Loup-Cervier. Il l'était en effet, car la peau mesurait, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, au delà de trois pieds. Quant au Leicester sa blessure était malheureusement mortelle ; il succomba peu de temps après.

Quoique dans le cas présent le Lynx eût attaqué l'animal le plus fort du troupeau, un Leicester de quatre ou cinq ans, sa proie ordinaire consiste néanmoins en lièvres,

écureuils, mériones, &c.—Il fait aussi la chasse aux perdrix et autres oiseaux qu'il peut surprendre; ne dédaigne pas non plus de se repaître de l'Isatis, *Vulpes lagopus*, Schreb. et les Lemmings éprouvent aussi les effets de sa voracité. Malheur aux lièvres dont il découvre les parages de prédilection; il ne quittera pas l'endroit avant de les avoir tous détruits.

La faim l'a même poussé quelquefois à affronter les redoutables piquants du Porc-Epic, *Hystrix dorsata*, Gml. On a trouvé un Lynx qui avait la bouche toute remplie des piquants de ce rongeur. Il avait la tête horriblement enflée et la vue presque éteinte. Il n'y a pas de doute que la mort eût été le châtiment de sa glotonnerie.

On dit que les Lynx de l'Europe attaquent de préférence les jeunes cerfs, les faons de daims, de chevreuils et de rennes, et que c'est de là que leur vient le nom vulgaire de Loup-Cervier. Ils se placent, dit-on, sur les branches des arbres pour de là s'élaner sur leur proie, au cou de laquelle ils se cramponnent au moyen de leurs ongles, et ils ne lâchent prise que lorsqu'ils l'ont abattue, en lui rompant la première vertèbre du cou. Et on ajoute encore qu'au moyen de leurs longues et fortes canines, ils lui brisent le crâne en arrière et lui sucent la cervelle par cette ouverture. On prétend aussi que le Lynx du Canada ne craint pas d'attaquer l'Élan et le Caribou; mais nous avons tout lieu de croire qu'ici il y a exagération; l'instinct du Lynx le portant toujours à attaquer de préférence les animaux plus faibles que lui. Ajoutons que la grandeur formidable de ses ongles rétractiles et de ses dents canines ont acquis au Lynx du Canada une réputation de férocité, de ruse et d'audace qu'il ne mérite pas tout-à-fait. On lui a attribué à peu près tous les exploits plus ou moins vraisemblables du Glouton. Mais, disons-le; bien que le Lynx soit fortement constitué, il est lâche et timide à la vue de l'homme. On l'a vu fuir devant un tout petit chien. Pour qu'il résiste il faut ou qu'il se voie dans l'impossibilité de s'échapper, ou qu'on veuille lui ravir sa proie. Alors il combat avec toute la férocité dont il est capable, soufflant, crachant et jouant des griffes absolument

comme le chat domestique. Gare à l'imprudent qui oserait l'affronter sans être bien armé ; car il est alors très-redoutable.

(A continuer).

ENTOMOLOGIE ÉLÉMENTAIRE

EN RAPPORT AVEC LA FAUNE DU CANADA.

(Continué de la page 238).

II. DU THORAX.

Le *Thorax*, comme nous l'avons déjà dit, est la seconde division primaire du corps des insectes ; il est situé entre la tête et l'abdomen. C'est le thorax qui porte les organes de la locomotion tant aérienne que terrestre, fig. 23.

Si, prenant un Hyménoptère, par exemple une guêpe, nous lui enlevons la tête, puis l'abdomen, c'est-à-dire cette partie inférieure du corps qui n'est liée au reste que par un pédicule très délié, nous aurons alors un tronçon de forme à peu près cubique, semblant ne former qu'un seul tout, portant 2 paires d'ailes à sa partie supérieure et 3 paires de pattes à sa partie inférieure, ce sera le thorax. Mais si nous faisons subir les mêmes mutilations à un Coléoptère, la partie qui nous restera entre les doigts nous offrira une apparence bien différente : nous trouverons, en l'examinant en dessous, que la première paire de pattes tient à un anneau bien divisé d'avec le reste, tandis que la partie supérieure semblera aussi ne former qu'un tout. Ce n'est pas à dire pour cela pourtant que le thorax des premiers soit différemment organisé de celui des seconds, car dans les uns et les autres, de même que dans tous les autres ordres, le thorax est toujours composé de 3 anneaux différents, renfermant un même nombre de pièces. Le plus antérieur, qui porte la première paire de pattes, est appelé *prothorax* ; celui qui le suit, et qui se trouve situé au milieu, est le *mésothorax*, et enfin le dernier, qui s'articule avec l'abdomen, est le *métathorax* ; ces deux derniers portent chacun une paire de pattes à leur surface inférieure et une paire d'ailes à leur surface supérieure, fig. 23, *b*, *c*, *d*.

On donne le nom de dos ou tergum à la surface supérieure du thorax, et celui de poitrine (*pectus*) à la surface inférieure, cependant on désigne plus souvent cette dernière par le nom de *sternum* qui s'applique à chacun des anneaux ; ainsi on dit le *prosternum*, pour désigner la surface inférieure du prothorax ; le *mésosternum*, pour celle du mésothorax ; et le *métasternum* pour celle du métathorax, fig. 25, o, x, z. Les côtés portent généralement le nom de *flancs* (*pleuræ*) ; ils se composent dans chacun des anneaux de deux pièces, savoir : les *épisternums* et les *épimères*, les premiers étant toujours placés en avant des seconds.

Mais si les 3 segments thoraciques se retrouvent dans tous les ordres, ils varient tellement, tant dans leur ensemble respectif que dans les différentes parties qui les composent, de dimensions et de formes, que ce n'est que par analogie que l'on peut les distinguer. Ainsi dans les Coléoptères, fig. 26, l, Orthoptères, Hémiptères, (Carabes, Sauterelles, Punaises), le prothorax a pris un développement extraordinaire et s'est pour ainsi dire séparé du mésothorax et du métathorax ; tandis que dans les Hyménoptères, Lépidoptères, Diptères, (Guêpes, Papillons, Mouches), le prothorax ne forme qu'un mince filet, et le mésothorax uni au métathorax ont pris un développement énorme. De même aussi, tantôt le dos très développé refoulera les flancs vers le sternum, et tantôt ceux-ci remontant, réduiront le dos à un simple tubercule. Enfin il arrive encore souvent que toutes ces différentes parties, et surtout les épisternums et les épimères se trouvent tellement unies, qu'elles offrent à peine des traces de sutures.

Nous allons traiter séparément de chacun des segments thoraciques et des pièces qui les composent.

1^o DU PROTHORAX

Le prothorax, comme nous l'avons fait observer, dans les Coléoptères, Orthoptères et Hémiptères, prend un tel développement qu'il semble former à lui seul le thorax entier, fig. 23, b. Son dos semble d'ordinaire composé d'une seule pièce, si ce n'est dans les Orthoptères où l'on distingue les sutures de ses différentes parties. Le prosternum, fig. 25, o, qui souvent est uni aux flancs de manière à ne pouvoir être que difficilement distingué, offre une très grande variété de formes. Il se dirige tantôt en avant, tantôt en arrière, et tantôt verticalement. Sa pointe postérieure est tantôt libre et tantôt réunie aux pointes postérieures des épimères qui viennent se souder sur elle ; tantôt elle présente une échancrure pour recevoir la pointe du mésosternum et tantôt, faisant saillie, c'est elle-même qui est reçue dans une excavation du mé-

sosternum. Le prosternum présente quelquefois une ou plusieurs carènes, et d'autres fois, comme dans quelques Curculionites, un sillon longitudinal ; dans les Hémiptères, ce sillon devient une rainure qui reçoit le rostre dans le repos.

Les flancs du prothorax, lorsqu'ils sont complets, offrent 2 pièces de chaque côté, ce sont les épisternums et les épimères. Les premiers, fig. 25, *p*, situés à la partie antérieure, s'appuyent par leur base sur le prosternum *o*, qu'ils longent un peu, et vont se souder avec le dos par le côté opposé ; ils forment ainsi le bord antérieur et latéral du prothorax, en occupant d'ordinaire la majeure partie des flancs.

Aux épisternums viennent se souder les épimères *p*, qui comme eux s'appuyent aussi sur le prosternum, et vont se souder sur la partie opposée au dos, puis se recourbant, viennent former le trou qui reçoit la hanche *q*. Tantôt la partie postérieure de l'épimère vient se souder avec le prosternum en arrière de la hanche, et tantôt elle se termine en pointe avant d'y arriver ; c'est là un caractère qui, avec le plus ou moins de développement des épimères et des épisternums, est fréquemment employé dans la classification des Coléoptères.

Si maintenant nous passons aux autres ordres, Hyménoptères, Lépidoptères, Névroptères, Diptères, nous trouverons que chez eux c'est le mésothorax qui par son développement a remplacé le prothorax, pour jouer le rôle principal. Dans ces derniers ordres, le prothorax n'est plus qu'un simple filet ou rebord ; aussi certains entomologistes lui ont-ils donné le nom de *collier*. Dans les Guêpes, le prothorax, quoique réduit en dimensions, porte encore un sillon transversal qui le divise en deux.

Dans les Coléoptères et les autres ordres mentionnés plus haut, le prothorax est tantôt glabre et tantôt velu ou soyeux ; il est parfois ponctué, sillonné, rebordé, échancré, armé d'épines, de cornes &c., mais les termes usités pour désigner ces différentes modifications, rentrant dans les acceptions du langage ordinaire, nous pensons n'avoir pas besoin d'en donner ici d'explications particulières. Plusieurs Scarabéides portent une corne sur le prothorax qui est un signe distinctif du sexe, la femelle en étant dépourvue ou n'en ayant qu'un rudiment. Dans les Membracis (Hémiptères), le prothorax est d'ordinaire bizarrement conformé, et muni d'appendices en forme de faux, de glaives, de cornes, de tridents &c. qui semblent impropres à aucun usage et ne pourraient être que très difficilement décrits.

2° DU MÉSOTHORAX.

Le mésothorax, comme l'indique son nom, forme le second segment thoracique entre le prothorax et le métathorax fig. 23, *c*. Il est toujours

facile à distinguer, en ce qu'il porte en dessus la 1^{ère} paire d'ailes, et en dessous la 2^e paire de pattes ou pattes intermédiaires. Dans les Coléoptères, Orthoptères &c., le mésothorax est reçu dans sa partie antérieure, dans l'orifice du prothorax, et dans les ordres où celui-ci est réduit à un simple collier, il est simplement joint à celui-ci par ses bords. A sa partie postérieure il s'unit au métathorax, quelquefois sans aucune trace de suture, et d'autres fois en laissant voir un sillon bien marqué. Dans tous les cas il forme avec celui-ci cette grande plaque qui, dans tous les insectes, s'étend en dessous, depuis le prothorax jusqu'aux premiers anneaux de l'abdomen.

Le développement du mésothorax est en raison inverse de celui des deux autres segments. Dans les Coléoptères, Hémiptères &c, où le prothorax est très grand, ses dimensions sont assez exigües, et dans les Hyménoptères et les autres ordres où le prothorax ne forme qu'un simple collier, le mésothorax prend un développement énorme.

Les pièces qui entrent dans la composition du mésothorax sont les mêmes et occupent les mêmes positions que celles du prothorax. Des 4 pièces qui, suivant les entomologistes, forment le dos de chacun des segments thoraciques, savoir : le *præsternum*, le *scutum*, le *scutellum* et *post-scutellum*, quoique quelques unes se trouvent souvent plus ou moins oblitérées, il en est une dans le mésothorax qui mérite de fixer particulièrement l'attention, par ce qu'étant presque toujours bien apparente, elle fournit de précieux caractères génériques et spécifiques, c'est le *scutellum* ou écusson.

(A continuer).



ENCORE LE VENIN DU CRAPAUD.

MONSIEUR,

Votre No. 8 me met en possession d'un autre compte-rendu de plusieurs autres expériences que Mr. le Dr. Crevier a faites, toujours pour prouver que le crapaud est doué d'un "véritable venin."

L'article que je vous ai envoyé l'autre jour, et que vous avez bien voulu publier sur ce sujet, peut être considéré comme une réponse au compte-rendu des dernières expé-

riences du Dr. Crevier, tout aussi bien qu'aux premières. Mais la 8e est certainement une réponse anticipée à la question que je lui pose dans mon premier article, savoir : si les résultats qu'il a obtenus de ses deux premières expériences, par l'absorption de la substance provenant des pustules du crapaud, auraient été les mêmes, si elle eût eu lieu simplement par les pores à l'état normal ? La 3e expérience prouve péremptoirement qu'ils auraient été nuls et insensibles.

• Sans le concours de l'homme, le poison s'introduit dans son système de deux manières principales, savoir ; par la respiration et par le contact. Mais, dans l'un et l'autre cas, il est nécessaire que son absorption ait lieu soit par les pores ou par les absorbants. L'absorption, dans l'un et l'autre cas, est essentiellement la même, et doit produire les mêmes effets.

Or, c'est l'absorption de la substance par les absorbants de l'estomac qui a dû avoir lieu dans la 8e expérience du Dr. Crevier, et elle équivaut à celle qui aurait pu s'effectuer par les pores à l'aide de la friction sur la peau, ou simplement par le contact à l'extérieur, dans une partie convenable ; et la conclusion est absolument la même. C'est ainsi que le Dr. Crevier a fait, sans s'en douter, une réponse anticipée à ma question de l'autre jour.

C'est pourquoi, après avoir fait observer que, dans toutes ses autres expériences, le Dr. Crevier a eu recours à des lésions ou simplement à des incisions pratiquées sur l'épine dorsale, qui ont dû affecter le système nerveux au point d'avoir été la cause de tous les résultats désastreux qu'il a constatés, je me permettrai encore de contester à la strychnine la vertu antidotique qu'il lui attribue comme incontestable.

Dans la 5e expérience, la disparition de la paralysie dont il y est question, ayant eu lieu "deux minutes après l'introduction de la strychnine sous la peau de la cuisse" de la souris, ne prouve pas que ce poison soit un antidote au venin prétendu venimeux du crapaud, parcequ'il n'est guère possible que l'absorption et l'action subséquente de la strychnine aient pu avoir lieu en aussi peu de temps et

produire tout l'effet qu'il lui attribue ; autrement, il faudrait convenir qu'elles auraient cours avec la rapidité de l'électricité. Le mieux qu'éprouve la souris dans cette expérience, est sans doute dû à la réaction du système nerveux, comme on peut l'avoir observé dans plusieurs autres expériences ; au moins, on a tout droit de le supposer. La réaction a eu lieu chez elle comme chez celle qui a été soumise à la troisième expérience. D'ailleurs, il n'est pas improbable que cette réaction soit due, en partie, à la lésion faite à la cuisse de la souris, une contre irritation a souvent cet effet, bien connu dans la pratique de la médecine.

En effet, je ne crois pas par la 7^e expérience, où la strychnine et la substance provenant du crapaud ont été administrées simultanément, que la vie-sauve de la souris soit due plutôt à l'action antidotique de la strychnine qu'à celle de la substance provenant du crapaud. Au contraire il est permis de supposer que cette substance, en offrant à la strychnine, un adoucissement, une base d'action, et une proie à son affinité, l'affaiblit par le contact, et en rend la nature toxique impuissante, et tout ce, sans qu'il soit nécessaire que la substance provenant des pustules du crapaud soit vénéneuse. Tout au plus, pour mitiger un peu ma proposition négative, on pourrait peut-être admettre que, comme nombre de substances chimiques, celle du crapaud et de la strychnine se neutralisent réciproquement par leur contact et par leur combinaison.

Cependant, nous devons à Mr. le Dr. Crevier beaucoup de reconnaissance pour son travail et pour le compte-rendu qu'il nous fait de ses expériences instructives et intéressantes. Elles ne conduisent pas, suivant moi, aux conclusions où il arrive, mais elles ne prouvent pas moins, chez-lui, un talent incontestable. Je serai heureux si, par l'opinion consciencieuse que j'oppose à ses conclusions, je puis contribuer à le rendre plus évident et à le faire apprécier d'avantage.

J'ai l'honneur d'être,

Bien respectueusement, Monsieur,

Votre humble serviteur,

J. B. MEILLEUR, M. D. L. L. D.

Québec, 29 juillet 1870.

Liste des Coléoptères pris à Portneuf, Québec.

(Continuée de la page 249).

- TÉNÉBRIONIDES.
- TENEBRIO, *Linn.*
molitor, *Linn.*
- ULOMA, *Lap.*
impresa, *Mels.*
- BOLETOTHERUS, *Cand.*
cornutus, *Candèze.*
- DIAPERIS, *Geoffr.*
hydni, *Fabr.*
- PLATYDEMA, *Lap.*
americanum, *Lap.*
clypeatum, *Hald.*
- SCAPHIDEMA, *Redt.*
æneolum, *Lac.*
- CISTÉLIDES.
- HYMENORUS, *Muls.*
niger, *Lec.*
- CISTELA, *Fabr.*
sericea, *Say.*
- ISOMIRA, *Muls.*
quadristriata, *Lec.*
- MYCETOCHARES, *Latr.*
fraterna, *Lec.*
bicolor, *Coup.*
foveatus, *Lec.*
- CAPNOCHROA, *Lec.*
fuliginiosa, *Lec.*
- LAGRIIDES.
- ARTHROMACRA, *Kirb.*
ænea, *Lec.*
- PYROCHROIDES.
- SCHIZOTUS, *Newm.*
cervicalis, *Newm.*
- DENDROIDES, *Latr.*
concolor, *Lec.*
- ANTHICIDES.
- STEREOPALPUS, *Ferté.*
mellyi, *Ferté.*
- CORPHYRA, *Say.*
lugubris, *Say.*
- NOTOXUS, *Geoff.*
anchora, *Hentz.*
monodon, *Ferté.*
- ANTICUS, *Fabr.*
floralis, *Paykull.*
cervinus, *Ferté.*
- MÉLANDRYIDES.
- CANIFA, *Lec.*
pallipes, *Lec.*
- PENTHE, *Newm.*
obliquata, *Newm.*
pimelia, *Mels.*
- SYNCHROA, *Newm.*
punctata, *Newm.*
- PHRYGANOPHILUS, *Sahl.*
collaris, *Lec.*
- EMMESA, *Newm.*
labiata, *Lec.*
connectens, *Newm.*
- MELANDRYA, *Fabr.*
striata, *Say.*
- XYLITA, *Payk.*
lævigata, *Lap.*
- SERROPALPUS, *Hell.*
striatus, *Hellenius.*
substriatus, *Hald.*

- | | |
|------------------------------|----------------------------|
| DIRCÆA, <i>Fab.</i> | EPICAUTA, <i>Redt.</i> |
| <i>liturata, Lec.</i> | <i>pennsylvanica, Lec.</i> |
| EUSTROPHUS, <i>Latr.</i> | <i>cinerea, Lec.</i> |
| <i>bicolor, Latr.</i> | CÉPHALOIDES. |
| <i>tomentosus, Say.</i> | CEPHALOON, <i>Newm.</i> |
| MORDELLIDES. | <i>lepturides, Newm.</i> |
| ANASPIS, <i>Latr.</i> | CÉDÉMÉRIDES. |
| <i>flavipennis, Hald.</i> | DITYLUS, <i>Fischer.</i> |
| <i>rufa, Say.</i> | <i>cæruleus, Hald.</i> |
| MORDELLA, <i>Linn.</i> | NACERDES, <i>Schmidt.</i> |
| <i>lineata, Mels.</i> | <i>melanura, Schmidt.</i> |
| MORDELLISTENA, <i>Costa.</i> | ASCLERA, <i>Schmidt.</i> |
| <i>scapularis, Say.</i> | <i>ruficollis, Hald.</i> |
| <i>marginalis, Say.</i> | PYTHIDES. |
| MYODITES, <i>Latr.</i> | PYTHO, <i>Latr.</i> |
| <i>fasciatus, Lec.</i> | <i>americanus, Kirb.</i> |
| MÉLOIDES. | PRIOGNATHUS, <i>Lec.</i> |
| MELCÆ, <i>Linn.</i> | <i>monilicornis, Lec.</i> |
| <i>angusticollis, Say.</i> | SALPINGUS, <i>Gyll.</i> |
| MACROBASIS, <i>Lec.</i> | <i>virescens, Lec.</i> |
| <i>fabricii, Lec.</i> | |

A continuer.

L'HISTOIRE NATURELLE EN VOYAGE.

(Continué de la page 247).

La rive du lac Michigan est dans toute cette partie parfaitement nue, sans herbes ni vase; sa grève présente partout une bande assez étroite d'un beau gravier se confondant en s'élevant avec un sable fin et pur que le vent emporte, en certains endroits, lorsqu'il est desséché. On est étonné de voir une ville si considérable si peu élevée au dessus du niveau du lac; cependant cette élévation est suf-

fisante pour la mettre à l'abri des inondations. Mais le lac Michigan viendrait-il à subir une élévation de niveau égale à celle de nos hautes marées de Québec, que non seulement Chicago serait submergée, mais que la vaste plaine qui s'étend du lac Michigan au Mississipi, distance de plus 100 lieues, ne formerait plus qu'une nappe d'eau continue, tant le terrain est partout uni, sans collines ni montagnes.

Chicago est surtout remarquable par la largeur, la régularité et la propreté de ses rues. Nulle part nous n'avons vu de pavés si bien disposés et mieux entretenus. Elle possède aussi plusieurs parcs, d'une étendue considérable, qui rivaliseront bientôt avec ce que les opulentes capitales de l'Europe peuvent offrir de plus attrayant. Lincoln Park, avec ses bosquets, ses pièces d'eau, ses collines et ses grottes artificielles, ses ponts rustiques, ses animaux étrangers et surtout sa rive du lac, quoique de création toute récente, est déjà capable de fixer l'attention de l'étranger et de conquérir l'admiration.

Presque toutes les rues, comme dans toutes les villes de l'Ouest, sont plantées d'arbres ; ce qui ne contribue pas peu au charme du coup d'œil. Ces arbres sont le plus souvent le saule blanc, les peupliers de Lombardie et argenté, le platane (*Platanus occidentalis*), l'orme, le tilleul, l'érable etc. Nous n'avons que fort rarement rencontré de marronniers, de même que des robinias, nous pensons pourtant qu'ils y réussiraient fort bien. Dans les parcs, les bocages se composent le plus souvent de chênes, d'érables et d'ormes ; les conifères y sont très rares et de chétive apparence. Nous n'avons vu nulle part le charmant et si gracieux saule pleureur, si commun à New-York et à Rochester.

Parmi les animaux des parcs, nous avons remarqué de magnifiques cygnes dans les pièces d'eau, prenant leurs ébats au milieu d'outardes et de canards de diverses espèces. Trois ours noirs, un ours blanc d'une taille monstrueuse, un blaireau, des loups, des renards, des chevreuils, des aigles, des hiboux &c., sont conservés à l'Union-Park qui se trouve à la rencontre des rues Lake et Reuben, et à Lincoln Park nous avons vu de plus 2 bisons, de taille moyenne, un daim,

un cerf &c. Les poissons dans les bassins de ce dernier parc étaient en telle quantité, que nous avons vu un jeune homme leur faire prendre dans sa main qu'il plongeait dans l'eau des miettes de gâteau qu'il y avait déposées.

Ce ne sont pas d'ordinaire les villes qui sont les champs les plus fertiles pour les chasses entomologiques ; cependant les cours, les jardins et les rues ont aussi leurs habitués parmi la gent ailée des insectes ; et plus d'une fois un heureux hasard à mis à notre portée, sur quelque trottoir, des insectes que nous avons longtemps poursuivis dans les campagnes. Mais de même que les champs et les forêts, suivant la nature de leurs productions, ont des insectes particuliers, les villes paraissent aussi avoir leurs espèces les plus familières. Ainsi tandis qu'à Québec ce sont le *melanophila longipes*, le *platynus obcordatus* et le *monohammus scutellatus* qu'on rencontre le plus souvent sur les trottoirs, à Chicago c'est le *platynus cupripennis* et l'*agonoderus pallipes* qui s'y montrent presque exclusivement à tous autres. Notre hanneton, *lachnosterna fusca*, est aussi commun là qu'ici, le soir. Nous avons aussi rencontré 2 fois le *pelidnota notata* qu'on venait d'écraser sur le trottoir.

Nous avons remarqué sur une façade d'assez belle apparence, cette enseigne : *Aiken's museum* ; la bonne aubaine pour nous, nous dîmes-nous alors, il faut aller le visiter. Mais ici, comme dans le musée de la rue Tremont, à Boston, notre attente fut déçue. Ce n'est pas qu'il ne se trouve de véritables richesses en fait d'histoire Naturelle dans ces musées, mais c'est que destinés à rétribuer les propriétaires par les entrées qu'on nous fait payer pour chaque visite, le choix, la disposition des collections, sont plutôt destinés à piquer la curiosité du flaneur, qu'à répondre aux besoins de la science. Ainsi dans la nombreuse collection ornithologique qui se trouve ici, aucune trace de classification ; on trouvera des Grimpeurs parmi les Palmipèdes, et des Passereaux ou des Echassiers mêlés aux Rapaces. Même désordre parmi les insectes, qui d'ailleurs sont peu nombreux. Ce sont pour la plupart des espèces remarquables par leurs couleurs ou leur taille, et disposées le plus souvent en rosettes, en cercles

&c., de manière à attirer l'attention. Bien peu portent leurs noms. La pièce la plus apparente de ce musée, et celle qui nous a intéressé d'avantage, est le *Zeuglodon cetoides*, monstre fossile trouvé dans le New Jersey, mesurant 96 pieds de longueur. Les restes de ces animaux, qui n'existent plus depuis des milliers d'années, se trouvent dans les couches marines appartenant à la période du tertiaire inférieur. On les a trouvés jusqu'ici en diverses localités des États-Unis et dans le bassin de la Méditerranée. Ces animaux avaient dans leur aspect beaucoup de commun avec les Cétacés, mais leur corps était beaucoup plus élancé, et la tête beaucoup plus petite, de même que les nageoires. Leur bouche garnie de fortes dents les rapprochait du type dentaire des Phoques proprement dits, tandis que les mâchoires, surtout l'inférieure, offraient plus d'analogie avec celle des Dauphins. Dans leur ensemble ils devaient offrir une physiologie de dragons très prononcée.

Le rez de chaussée de ce musée nous laisse voir dans une salle, une forêt tropicale avec ses arbres entrelacés par des lianes, sous lesquels s'étendent des jaguars, des tigres, etc., en même temps que des perroquets, des oiseaux de Paradis etc., étalent leur brillantes couleurs sur les branches où ils sont perchés. Dans une salle voisine, portant pour adresse *Lincoln Cabinet*, sont déposés le catafalque qui a reçu la dépouille mortelle de l'infortuné Président, lors de sa sépulture, avec différents effets à son usage, dans le temps qu'il était la première autorité d'une nation de 36,000,000 d'hommes. Une statue en cire, de grandeur naturelle, nous montre ce chef de la république la plus puissante du monde, assis à un très modeste pupitre tout souillé d'encre, portant divers papiers et un encrier dans lequel est fixée une plume d'oie en partie d'échiquetée et portant toutes les traces d'un long usage. Le personnage est représenté la figure tournée de côté, comme écoutant quelqu'un ou lui donnant une réponse : on dit la figure d'une ressemblance parfaite. Des habits de chasse, des pantalons, des bottes &c., accrochés à la muraille, eu égard à leur forme, à la qualité des étoffes et à leur usure, pourraient plutôt nous donner une idée du

genre de vie du fermier d'autrefois que du chef d'une nation puissante, prospère et policée.

Une troisième salle nous offre une scène du même genre, quoique avec un sujet tout différent. Ce sont ici les augustes et saints personnages de la dernière cène qui sont en évidence, dans la disposition où nous les a représentés Léonard de Vinci. Les personnages sont pareillement en cire, et les costumes ne laissent rien à désirer. Le Sauveur est assis à une longue table au milieu de ses 12 apôtres. St. Jean est à la droite de son maître et St. Pierre à la gauche. Un calice, des plats nombreux chargés de différents mets, sont étalés sur la table. Au moyen d'un mécanisme dérobé aux regards, chaque personnage exécute un mouvement particulier qui se répète à des intervalles assez éloignés. Mais, si la décoration et les costumes sont bien propres à nous reporter à des jours d'autrefois, l'expression des figures et les mouvements des personnages n'ont pu nous faire reconnaître l'inspiration dans l'artiste à qui ces pièces sont dues. Le Sauveur porte alternativement ses regards à droite et à gauche, remuant les lèvres et bénissant de la main ; mais on a peine à distinguer si ces inclinations de tête ne sont pas plutôt des menaces, et ces mouvements de bras, une malédiction. St. Jean laisse à douter de son sexe, par la seule inspection de sa figure imberbe ; Judas est peut-être, de tous ces personnages, le mieux réussi ; placé à la suite de St. Jean, sa figure d'Harpagon, à front étroit disparaissant sous un toupet de cheveux raides qui viennent se rabattre sur les sourcils, offre un contraste frappant avec la douce figure du disciple vierge. L'ensemble nous a paru bien inférieur, à un groupe de même genre, doué pareillement de mouvements, que nous avons vu au musée Barnum, à New-York il y a quelques années.

Les Canadiens de Chicago, la plupart nés en Canada, parlent encore leur langue, mais il fait peine de voir, comme ils assaisonnent à chaque instant leurs discours de mots anglais. Nous nous récriions parfois en Canada contre les anglicismes qu'on introduit chaque jour dans notre belle langue ; mais ce n'est encore là qu'une ombre de ce qui se

pratique aux Illinois. Ici c'est une église qui a une école dans son *basement*, c'est un édifice surmonté d'un *french roof*, ce sont des *shops* qui bordent la rue ; vous vous promenez sur les *side-walks* ; un locataire occupe deux petites *rooms* etc. Même cacophonie chez les Canadiens des campagnes ! avec eux la prairie est persemée de *ponds* et de *sloughs*, ou coupée par un petit *brook* ; les champs sont entourés de *fences* &c., &c. Si, encore, on ne s'en tenait qu'aux substantifs pour la falsification, mais voici les verbes bâtards qui viennent aussi se mettre de la partie : c'est, par exemple un homme qui part pour aller *peddler*, un autre qui passe sa vie à *traveller* ; c'est une corde qu'il faut *slacker* etc., etc, " M'as-tu apporté un p'tit *jouaux* du Canada, nous demandait un enfant où nous nous trouvions ?—Eh ! qu'en ferais-tu, lui dîmes-nous ?—Ce serait pour *ridier* avec, repliqua-t-il. Je vais changer mon chien, disait-il un jour à sa mère, pour un autre bien plus beau, il a le poil blanc avec des belles grandes *patches* noires, une longue *tail* dont un bout *white* et l'autre bout *black*. Le même enfant revint un jour de l'école avec trois petits chats qui ne voyaient pas encore clair. Va vite, nous débarrasser de ça, lui dit sa mère.—Attends un peu, repliqua-t-il ; ils ne voient pas clair par ce qu'ils sont *fresh made*, mais dans quelques jours ils verront clair et pourront marcher. Il n'y a pas de doute que bon nombre des enfants Canadiens qui naissent aux Etats-Unis, ou qui y sont transportés jeunes, perdront dans quelques années leur langue maternelle, les exemples en sont déjà nombreux.

Les demeures des morts dans les grandes villes d'Amérique, à l'instar de celles de la vieille Europe, deviennent de jour en jour de plus en plus intéressantes à visiter. L'homme aime naturellement la variété et les contrastes ; après la visite des parcs, où l'art et le génie s'évertuent pour nous montrer la vie dans tout ce qu'elle a de trompeur et de séduisant, on peut avantageusement passer au cimetière pour voir la mort dans tout ce qu'elle a de sérieux et de terrifiant ! Si les superbes mausolées qu'on y admire nous reportent à des idées de grandeur et de puissance, la pensée de la poussière qu'ils renferment nous ramène nécessairement à la triste réalité

de nos misères et de notre faiblesse. Le hasard a voulu qu'à Chicago, ces deux grandes réalités fussent en présence l'une de l'autre, car le parc Lincoln fait suite, ou plutôt remplace le cimetière, puisqu'on agrandit le premier en empiétant sur le second. Entre autres excentricités que nous avons remarquées, dans ce cimetière, nous avons noté une espèce de chapelle de construction massive et sévère, sans aucune autre ouverture que la porte, destinée à recevoir les corps et à les abriter jusqu'à ce que le travail de la décomposition force de les mettre en terre. C'est là que les mères protestantes, surtout les Allemandes, vont chaque dimanche payer une visite à l'enfant qu'elles ont conduit au cimetière il y a 5, 6 semaines, et se rendre compte, à travers la glace de la bière, ou en enlevant le couvercle pour les moins aisées, du travail de la mort sur le fruit de leurs entrailles. Pour le catholique, vivant de la foi, habitué à parcourir des régions et à s'entretenir avec des personnages inaccessibles à l'influence des sens, il préfère de beaucoup à cette crue réalité, les ombres des mystères avec lesquels il s'est depuis longtemps familiarisé, et attendre en gardant un précieux souvenir de ceux qui lui furent chers, l'époque de leur glorieuse transformation, pour les revoir et les posséder de nouveau.

Parmi les différentes améliorations offertes tant aux étrangers qu'aux résidents de Chicago, il en est deux surtout que nos autorités civiques pourraient adopter avec avantage : ce sont les boîtes à lettres apposées aux poteaux de gaz, et l'émission de billets par les compagnies de chars urbains. Vous êtes étranger à Québec ou à Montréal, vous avez une lettre à expédier, il vous faut prendre des informations et courir quelquefois très loin, pour trouver le bureau de poste. Mais ici des boîtes en fer, percées d'une ouverture munie d'un couvercle pour la réception des lettres, et portant gravées sur le métal les heures de départ des malles, sont fixées à tous les 5e au 6e poteaux de gaz dans toutes les rues, de sorte que vous pouvez vous même faire votre propre affaire sans aucun secours étranger.

Quant à l'émission des billets par les compagnies de chemins de fer, rien de plus accommodant aussi pour les

voyageurs. Vous êtes pour quelques jours dans une ville, vous entrez dans un char urbain, pour vos 6 cents vous présentez un billet d'\$1, le conducteur aussitôt de vous offrir un écu puis une carte portant 9 billets de 6 cents pour votre change. Vous avez de suite un bonus de 10 cents sur 50, et tant que vous n'avez pas épuisé le nombre de vos billets, vous n'avez pas à attendre pour votre change, souvent pressé et ballotté par des voisins trop nombreux, toutes les fois que vous vous présentez dans les chars. Mêmes facilités pour les grandes lignes de chemins de fer. Vous allez prendre votre billet, deux jours, trois jours avant votre départ, dans des magasins qu'on trouve dans toutes les principales rues, et à l'heure fixée, vous vous rendez à la gare pour prendre de suite votre place dans le char, sans être obligé de vous faire bousculer, quelquefois pendant plus demi-heure, par des voyageurs peu réservés ou des employés mal appris ou même grossiers, comme ceux dont le Grand-Tronc sait si bien se pourvoir.

Mais nous avons intitulé ce récit de voyage comme se rapportant particulièrement à des données sur l'Histoire Naturelle, et nous craignons fort que le lecteur ne nous accuse d'avoir perdu de vue notre objet. Hâtons-nous donc de laisser le sol pavé ou enpierré des rues des villes, avec l'atmosphère enfumée dans laquelle sont plongées les lourdes masses de pierres et de métaux qui forment les habitations qui les bordent, et où l'homme a besoin de toutes les ressources de son génie pour s'y conserver la vie, et transportons-nous dans la campagne, où, à la place d'inertes constructions, nous retrouverons les champs, les forêts, les ruisseaux, avec toutes les vies qui les animent. Vie sur la terre, vie dans le sol ; vie dans l'air, vie dans l'eau ; plantes, mammifères, oiseaux, insectes, poissons, reptiles, tout ici est grouillant de vie et d'activité ! L'air pur qui remplit le poumon nous force, à lui seul, de nous écrier qu'il fait bon de vivre là !—(*A continuer.*)

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE QUÉBEC,

Séance du 1er Août, 1870.

Mr. l'Abbé Provancher, Président, au fauteuil.

6 membres sont présents.

Après ballottage, le Dr. J. A. Crevier, de St. Césaire (Rouville) et M. J. E. Livernois, de Québec, qui avaient été proposés à la séance précédente, sont admis au nombre des membres de la société.

Mr. D. N. St. Cyr, professeur de grec et de latin à l'Académie de Ste. Anne de la Pérade, donne lecture d'une intéressante étude sur les Lynx, faisant en particulier l'histoire du Lynx du Canada (*Lynx Canadensis*, Buff.), et du Lynx bai (*Lynx rufus*, Güld.). Le savant professeur prouva par sa lecture qu'il savait observer et qu'il savait de plus raconter ce qu'il avait vu.

Parmi les insectes offerts par les MM. St. Cyr, se trouvent un *Polyphylla variolosa*, Harris, et une *Saperda obliqua*, Say, le premier pris aux Trois-Rivières et la seconde à Nicolet.

Le Rév. M. Godin a aussi transmis 2 *Alaus oculatus*, mâle et femelle, pris aux Trois-Rivières. Jusqu'à ce jour la capture de cet insecte n'avait encore été signalée qu'à Montréal.

DONS OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Par Mr. le Professeur St. Cyr et le Rév. N. D. St. Cyr, du Séminaire de Nicolet, plus de 100 insectes des différents ordres et un crâne de chat domestique très bien préparé.

Par Mr. Juneau :

Un morceau de chêne pris dans la quille d'un vieux vaisseau, tout criblé par les galeries que s'y était creusée le Taret (*Teredo Navalis*), ce mollusque qui cause de si grands dommages, surtout dans les mers tropicales, aux vaisseaux non recouverts de feuilles métalliques.

Par Mr. l'Abbé Provancher.

Plusieurs fossiles, entre autres de superbes *orthoceras*, pris dans le lit de la rivière Ferrée, à l'Ange Gardien.

Puis l'assemblée s'ajourne au premier lundi de Septembre.

J. B. GILBERT, *Secrét.*

A NOS CORRESPONDANTS.

Rév. Mr. M. S. Edouard de Lotbinière.—L'envoi a été reçu en bonne condition. Les 3 petites punaises prises sur vos dahlias sont des *Lygus linearis*, de la famille des Bicellules. Ces insectes, tant à l'état de larve qu'à l'état parfait, nuisent considérablement aux dahlias qu'ils paraissent affectionner particulièrement. Tous les Hémiptères sont dépourvus de mandibules et de mâchoires, et ne peuvent par conséquent ronger les plantes, mais le rostre qui chez eux remplace les organes buccaux leur sert à tirer le suc des plantes au moyen de piqûres qu'ils pratiquent dans les parties les plus tendres. Voilà comment les *Lygus*, en s'attachant aux pédoncules des fleurs de dahlias et en les perçant de mille trous pour en sucer le jus, affaiblissent la plante et en font manquer la floraison. Le remède le plus efficace contre ces insectes est la poudre d'ellébore en injections sur les feuilles des plantes.

L'énorme ver, de plus de 3 pouces de long, garni de pattes dans toute sa longueur, de la grosseur du petit doigt, est un Myriapode ou mille-pattes. Son nom est : Iule marginé, *Iulus marginatus*, Say. C'est le plus grand de tous nos Myriapodes. Nous en avons pris un à Somerset dernièrement, qui mesurait $3\frac{3}{4}$ pouces de longueur, avec un diamètre de plus d'un demi pouce. Les Myriapodes ne sont pas de véritables insectes, par ce qu'ils ne subissent pas de métamorphoses et que leur thorax ne se distingue point de l'abdomen. Les véritables insectes en outre, n'ont jamais plus de 6 pieds. Certains Myriapodes, dans les pays tropicaux, sont doués d'un venin fort dangereux. Les nôtres n'ont rien qui puisse les faire redouter. Tous se nourrissent de végétaux, le plus souvent en décomposition. Nous en comptons un assez grand nombre d'espèces qui se partagent en différents genres. Les Iules ont le corps cylindrique, avec au moins 40 paires de pattes ; les Polydesmes ont le corps aplati avec 2 paires de pattes à chaque anneau ; les Scolopendres n'ont qu'une seule paire de pattes à chaque anneau et plus de 7 articles aux antennes ; les Géophiles ont le corps très allongé, comptant de 30 à 200 segments etc., etc.

FAITS DIVERS.

La Molène Commune.—Mr. le Rédacteur de la *Semaine Agricole* peut référer ses "Plusieurs Abonnés" qui lui demandent le nom de la plante que les Anglais appellent *Mullein*, à la page 432 de la *Flore Ca-*

nadienne; ils trouveront là les renseignements qu'ils désirent sur la plante en question; son nom scientifique, son nom français, ses noms vulgaires anglais et français, l'indication de ses vertus médicinales etc. Nous saisissons l'occasion pour rappeler à tous les cultivateurs qui savent lire que la *Flore Canadienne* devrait toujours se trouver sur leur table. Sans être aucunement initié à l'étude de la Botanique, avez-vous seulement le nom vulgaire anglais ou français d'une plante, vous pouvez, avec ce livre, au moyen de ses tables, vous renseigner vous-même sur tout ce qui la concerne. Ce livre de plus de 800 pages in-8, avec nombreuses gravures, ne se vend que \$2. Demandez le chez Mr. Darveau, à Québec ou chez Mr. Rolland, à Montréal.

L'Ecureuil Volant.—Nous lisons à la page 10 du 1er numéro des *Glimpses of Nature* que le parcours géographique du Polatouche volant (*Pteromys volucella*, Gmel.), s'étend du Haut-Canada à la Floride. Nous pouvons assurer notre confrère que le Polatouche se rencontre fréquemment à Québec même; on en a apporté de vivants plusieurs fois sur nos marchés l'hiver dernier.

La Chenille du Groseillier.—Mr. J. G. Bowles écrit de Québec au *Canadian Entomologist* qu'il a été fort surpris de trouver à Québec le *Nematus ventricosus*, klug, ses larves ravageant ses groseilliers et gadeliers. Mais est-ce bien la larve du *Nematus ventricosus* que Mr. Bowles a trouvée? Ne sont-ce pas plutôt des larves de *Dolerus*? Nous ne rencontrons qu'assez rarement de *Nematus* dans nos chasses entomologiques, tandis que nous pouvons prendre des *Dolerus* par centaines. Nous avons constaté à Portneuf, l'année dernière, que les chenilles qui ravageaient nos groseilliers étaient les larves des *Dolerus aprilis*, Norton, et *D. apricus*, Say, et nous avons retrouvé les mêmes espèces dans les jardins de Québec, cette année. Le *Nematus ventricosus* se rencontre aussi à Québec, nous avons pu en prendre quelques-uns, mais nous inclinons à croire que les larves mentionnées par Mr. Bowles appartenaient plutôt aux *Dolcrus* qu'aux *Nematus*, deux genres d'ailleurs très rapprochés et assez ressemblants.

Pour ceux qui voudraient se débarrasser de cette peste des jardins, nous leurs conseillons l'usage de la poudre d'ellébore, tel que nous l'avons indiqué à la page 193 du Vol. I du NATURALISTE.

MÉTÉOROLOGIE AGRICOLE DU MOIS DE JUILLET 1870.

TABLEAU DE LA TEMPÉRATURE.

Jours.	Lune.	Toronto.		Wolfville.		S. Jean NB.		Montréal.		3 Rivières.		Québec.		Rimouski	
		Lat. 43° 39'	Lon. 79° 23'	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Lat. 48° 25' environ.	Max	Min.	Max
1		70.2	58.4					78.0	53.1			75.1	43.7	80.0	67.0
2		70.0	53.0					77.9	56.1			84.2	49.6	75.0	66.0
3		74.0	55.6					80.0	59.8			95.0	54.5	81.0	68.4
4		78.0	55.8					87.2	65.4			91.4	59.0	79.0	66.0
5	D	79.2	60.0					80.9	64.0			78.8	62.6	80.0	59.1
6		77.2	59.0					86.4	67.1			87.2	60.8	78.1	60.4
7		70.0	65.2					82.4	72.7			78.6	62.6	80.3	62.1
8		72.2	56.0					71.0	65.2			75.2	60.6	78.0	70.0
9		77.2	53.2					79.0	61.0			80.6	50.9	79.0	68.0
10		80.0	57.0					83.2	67.4			87.2	52.0	83.0	70.0
11		70.8	58.0					89.2	68.0			76.1	51.7	84.1	63.4
12	C	78.5	60.4					81.7	72.0			61.7	58.2	82.4	64.0
13		80.0	67.0					82.4	68.0			88.4	67.0	83.0	68.1
14		74.8	58.0					78.8	64.7			77.8	62.0	85.0	65.0
15		68.0	48.0					82.4	61.2			82.1	60.4	80.1	60.0
16		76.8	57.4					81.7	61.7			86.0	61.2	78.0	58.0
17		86.4	64.0					88.0	67.8			89.4	45.5	72.0	56.4
18		85.2	67.4					92.0	74.0			95.0	61.7	72.0	58.1
19		81.8	67.0					90.2	68.7			96.8	59.1	80.4	56.1
20	C	85.0	65.0					89.2	69.7			95.0	57.2	81.1	60.0
21		78.2	60.0					92.0	71.7			87.8	63.2	80.4	68.0
22		78.8	56.0					90.3	68.4			89.6	56.3	83.0	58.4
23		87.4	67.0					87.4	70.0			92.3	64.8	84.4	76.1
24		82.0	67.0					96.1	74.0			99.1	68.0	86.4	80.4
25		84.0	65.4					84.1	72.0			87.4	64.8	83.1	67.1
26		78.2	63.8					87.0	70.0			81.5	56.8	70.1	59.1
27		78.8	68.5					82.0	60.4			82.0	48.4	65.0	52.0
28	☉	80.0	66.6					92.0	64.7			90.2	63.6	75.0	56.0
29		71.2	59.0					72.1	68.1			72.4	67.5	70.0	60.0
30		77.8	54.8					74.2	66.1			74.2	66.4	61.0	56.0
31		76.0	52.0					87.1	67.9			87.4	67.1	73.1	63.0
Moy.		68.8						76.1				71.8		70.5	
EX-TRÊME.		Max. 87.4						90.1				99.1		86.4	
		Min. 48.0						53.1				43.7		52.0	

Nos lieux d'observations, d'après les températures maxima, minima et moyenne, se rangent, pour le mois de Juillet, dans l'ordre suivant :

Maxima.		Minima.		Moyenne.	
Québec	99.1	Québec	43.7	Montréal	76.1
Montréal	90.1	Toronto	48.0	Québec	71.8
Toronto	87.4	Rimouski	52.0	Rimouski	70.5
Rimouski	86.4	Montréal	53.1	Toronto	68.8

Au moment de mettre sous presse nos observations de Wolfville, de St. Jean et des Trois-Rivières ne nous étaient pas encore parvenues.

MÉTÉOROLOGIE AGRICOLE DU MOIS DE JUILLET 1870.

TABLEAU DE L'ÉTAT DU CIEL.

La lettre b signifie beau temps; v variable ou demi-couvert; c couvert; o orage avec tonnerre; pl. pluie et n. neige.

Jours.	Toronto.			Wolfville.			St. Jean N.B.			Montréal.			3 Rivières.			Québec.			Rimouski.		
	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.
1	v		n. e.				b		o.				b		s. o.	v		s. o.			s. o.
2	v		n. e.				b		o.				b		s. o.	b		s. o.			s. o.
3	b		s. e.				b		o.				b		s. o.	v		s. o.			s. o.
4	o	3.72	s.				b		s. o.				b		s. o.	b		s. o.			s. o.
5	v		s. o.				v	2 j. pl.	o.				b	pl.	s. o.	o		pl.			s. o.
6	o	0.20	e.				v		o.				b		s. o.	b					s. o.
7	o	3.20	o.				v	0.181	s. o.				b	pl.	n. e.	v					n.
8	v		n. o.				v	0.714	o.				b		s. o.	c		pl.			s. o.
9	b		s. o.				b		o.				b		s. o.	b					s. o.
10	v		s. o.				b		o.				b		s. o.	b					s. o.
11	c	6.30	n. e.				e		o.				o	pl.	s. c.	b					s.
12	v	0.10	s. o.				c	0.101	s. o.				c	pl.	n. e.	b					s.
13	o		o.				c	1.104	o.				c	pl.	s. o.	v					s.
14	b		n. o.				v	0.240	o.				b	pl.	s. o.	v					s.
15	v	0.10	o.				b		o.				b		s. o.	v					s.
16	o	1.50	e.				c		s. o.				b	pl.	n. e.	b					s.
17	b	pl.	s. o.				b	0.076	o.				b		s. o.	b					s.
18	v		o.				b		o.				b		s. o.	v		pl.			n.
19	v		e.				b		n. c.				b		n. e.	b					s.
20	o	1.10	s. o.				v	2 j. pl.	s. o.				v	pl.	n. e.	b		pl.			s.
21	b		n. o.				v		o.				o	pl.	n.	v		pl.			s.
22	o	0.10	s.				v		o.				o	pl.	s. o.	b					s.
23	o		s.				v	2 j. pl.	o.				o	pl.	s. o.	v					s.
24	o	0.45	s. o.				c	0.120	o.				b	pl.	s. o.	b		pl.			s.
25	v		n. o.				b	0.216	o.				o	pl.	s. o.	b					s.
26	o	1.45	s. o.				b	0.024	o.				o		s. o.	v		pl.			s.
27	v	0.30	o.				b		n. e.				b		n. e.	v					s.
28	o	pl.	s. o.				v	0.472	o.				o	pl.	o.	b					s.
29	c	0.10	n. o.				v	0.104	o.				v	pl.	o.	c		pl.			n.
30	b		n. o.				v		o.				v		o.	c		pl.			s.
31	v	0.28	s. o.				v		o.				v		s. o.	v		pl.			s.
pl. 1.890 pces.									2.352 pces.						pl. 14 jrs.			pl. 10 jrs.			

Quoique la quantité de pluie tombée durant le mois de Juillet ne soit pas considérable, les orages ont été cependant assez fréquentes, surtout vers la fin du mois, pour nuire quelque peu aux travaux de la fenaison, en certains endroits. D'un autre côté, les céréales qui en certains quartiers commençaient à souffrir de la sécheresse, ont repris une nouvelle vigueur sous l'action de cette humidité. Qu'elles parviennent maintenant à une maturation parfaite, et nous aurons encore une bonne récolte.

La température moyenne du mois de Juillet, de même que celle du mois de Juin, montre une différence considérable en plus, sur celle de l'année dernière, pour les lieux ci-dessous.

	1869.	1870.
Montreal	68.3	76.1.
Rimouski	66.4	70.5.
Québec	66.3	71.8.
Toronto	64.5	58.8.